

Les chrétiens oubliés du Tibet

Les lamas les ont pourchassés au XIX^e siècle, les gardes rouges au XX^e. Pendant la Révolution culturelle, ils ont caché leurs missels et leurs cloches. Aujourd'hui, les 10 000 catholiques tibétains installés aux confins de la frontière birmane vivent en paix... oubliés de tous.

Par Léopold Sanchez, enquête de Constantin de Slizewicz.
Photos : Jean-Luc Moreau/Gamma

Une croix blanche au pied de l'Himalaya
La petite église catholique de Bahang, dans la vallée de la Saluène (Nu Jiang), au Tibet, a été construite il y a cent cinquante ans à 2 500 mètres d'altitude... et à trois heures de marche de la route carrossable la plus proche.



Un curé quasi-centenaire

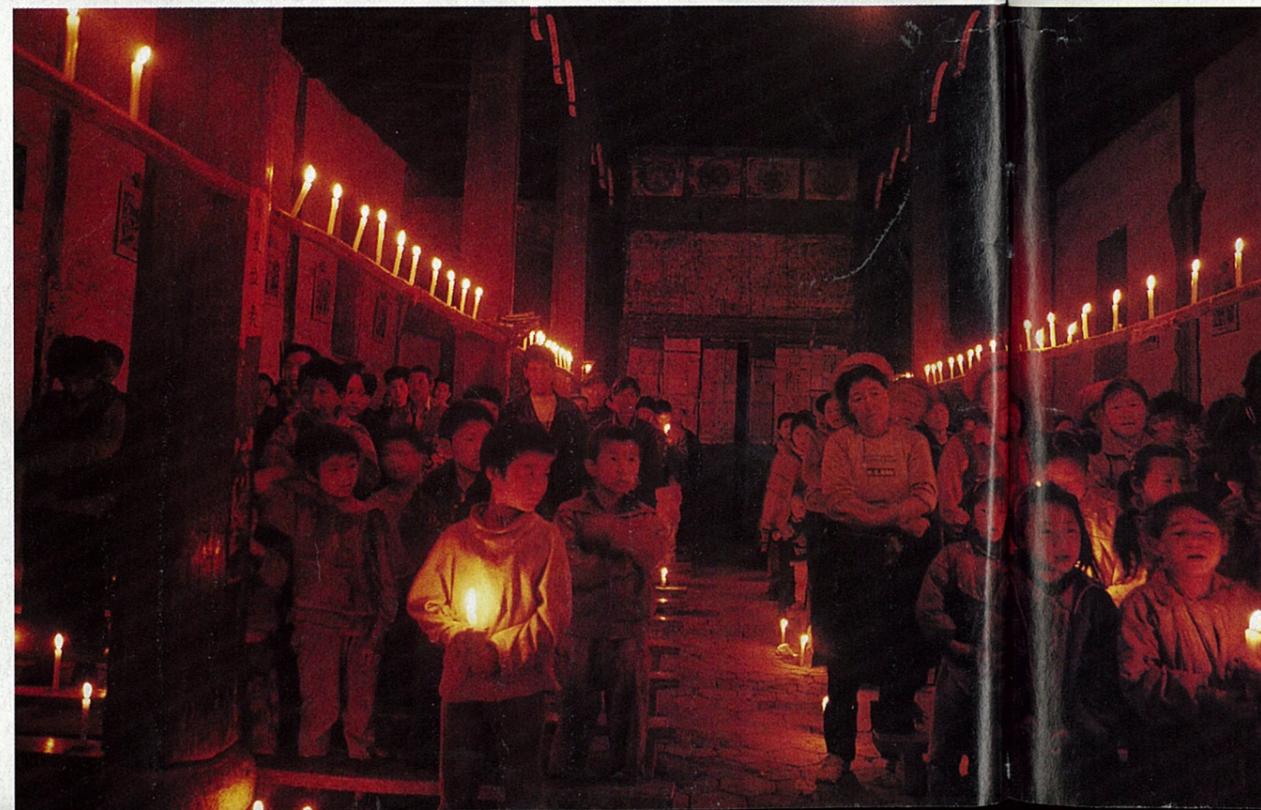
Dans l'église de Bahang, le père Zacharie, 97 ans (au centre), commente les Evangiles et prononce l'homélie. Il est l'un des derniers à avoir connu les missionnaires avant l'arrivée des gardes rouges, en 1952.

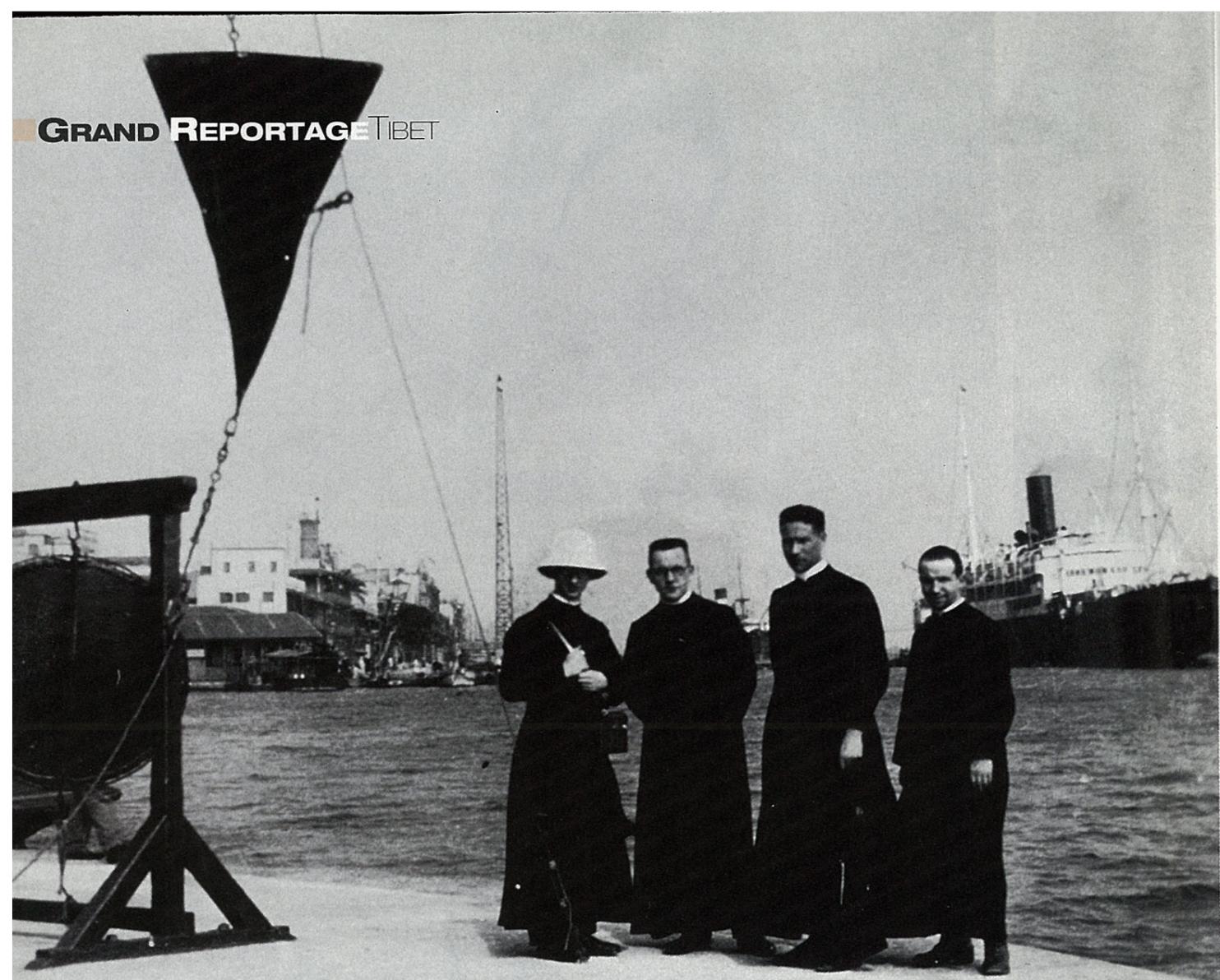
Une cloche française les appelle à la prière

Les enfants sont nombreux pour la veillée de prière. La cloche qui rythme la vie du village a été fondue en France en 1830 et cachée par les habitants pendant la Révolution culturelle.

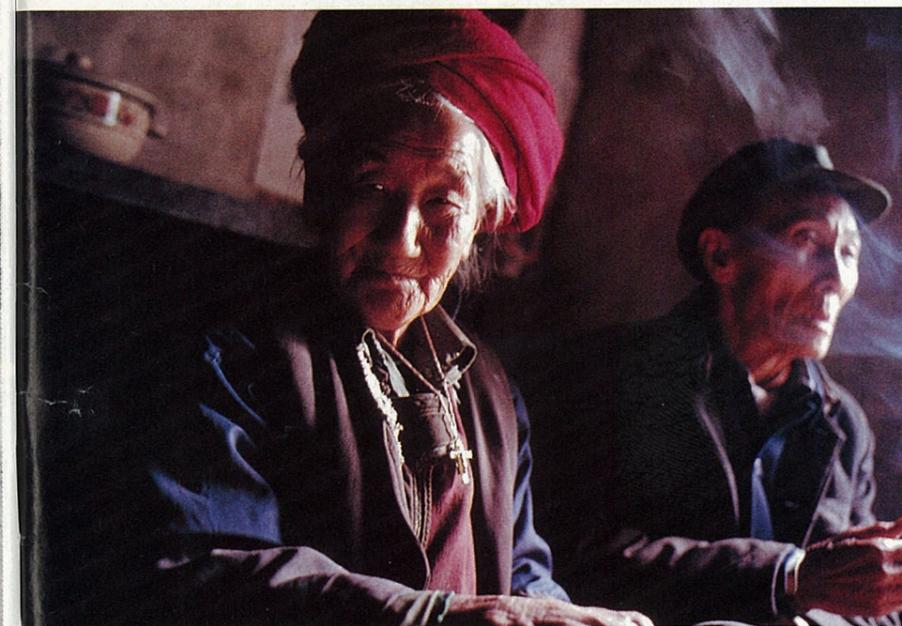
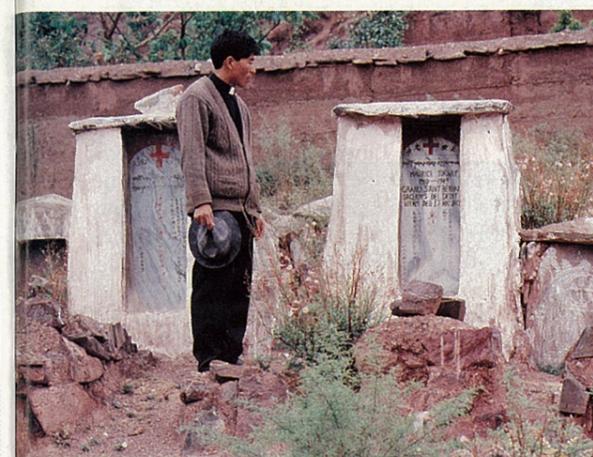
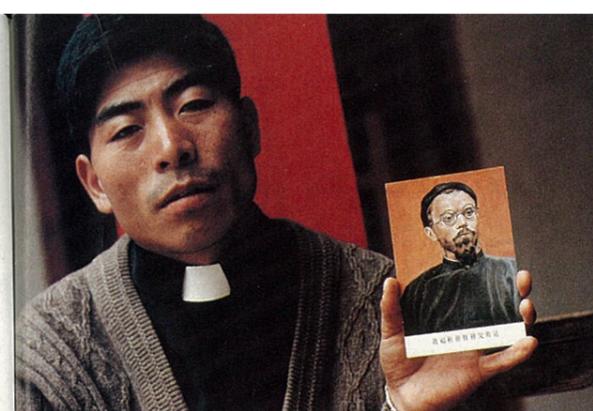
Il veille sur 15 paroisses

L'autorité morale du père Zacharie (ici, dans sa chambre de Gongshan) s'étend à toute la communauté chrétienne de la Saluène et du Mékong, soit environ 10 000 fidèles.





En route pour la Chine!
1er départ des Missionnaires
à Saïd 1930



Des missionnaires persécutés

En 1930, à Port-Saïd, quatre missionnaires de l'Hospices du Grand-Saint-Bernard, en Suisse, s'apprentent à partir pour le Tibet (photo de gauche). La mémoire de l'un d'eux, le père Maurice Tornay, assassiné par un lama en 1949, est encore vénérée par son lointain successeur, Lu Rendi, 31 ans (en haut, avec la photo du missionnaire, et ci-contre, sur sa tombe).

Une succession de vallons encaissés où des sapins dressent leurs silhouettes à la verticale au-dessus du vide. En bas, un cours d'eau qui écume entre les cailloux noirs. Un petit vent sec à vous glacer le sang... Nous sommes dans les « Marches tibétaines », à l'ouest du Sichuan et au nord du Yunnan, dans la région limitrophe des neiges éternelles. L'ombre imposante du Khaouakarpo, « le génie de la neige blanche », domine le paysage de ses 6 809 mètres. Là, vivait jusqu'en 1952 une poignée de missionnaires français et Suisses, installés depuis le XIX^e siècle. Plus exactement depuis le traité de Whampoa (1844) qui autorisait – dans certaines limites – les prêtres catholiques à pénétrer en Chine et à y arborer la croix.

Les prêtres français sauvés par les Suisses

L'histoire du symbole chrétien au Tibet commence au XVII^e siècle, avec les missions lancées par des jésuites portugais qui prétendaient, sur la foi de récits de voyageurs, qu'une petite communauté chrétienne vivait au pied de l'Himalaya. Des chrétiens, ils n'en trouvèrent point, mais comme ils rachetaient des terres aux lamas pour délivrer les cerfs du joug féodal, leur présence ne fut guère appréciée. Bientôt persécutée, la petite communauté se repliait aux Indes. Il faudra attendre 1846 pour que le Vatican tente une nouvelle incursion sur le Toit du monde. Après avoir érigé le Tibet en vicariat apostolique, le pape Grégoire XVI confiait son évangélisation aux prêtres des Missions étrangères de Paris. Peu accoutumés aux rigueurs du climat himalayen, ces derniers n'auraient pas tenu longtemps sans l'aide des chanoines helvétiques de l'Hospice du Grand-Saint-Bernard. Environ soixante pères vont se succéder entre 1854 et 1952, date à laquelle ils sont de nouveau chassés, cette fois par les gardes rouges. La Chine revendiquait déjà sa souveraineté sur le Tibet, où régnaient en maîtres les lamas.

Des religieuses obligées de se marier

En 1952, à Tsé Zhong, de jeunes Tibétaines qui avaient pris le voile ont été pourchassées par les gardes rouges au moment où la Chine revendiquait sa souveraineté sur le Tibet. Forcées de se marier, certaines d'entre elles – comme Ma Li Maria, 82 ans, ci-dessus avec son mari – sont aujourd'hui arrières-grands-mères...

Le chanoine Louis Emery (82 ans), retraité à l'hospice du Simplon, en Suisse, fut le dernier à évacuer la Saluène où la mission catholique comptait alors plus de 7 000 baptisés. Il raconte :

« J'étais en poste à Zhong De, l'église la plus reculée du Ni Jiang, à la frontière du Tibet et de la Birmanie. Fin 1949, les communistes m'ont dépossédé de mes biens et interdit tout contact »



Bâtitteur de cathédrale
Guy, 60 ans, l'un des fils du père Zacharie, participe à la construction de l'église de Gong Shan, dans la vallée du Ni Jian, à la frontière du Tibet et de la Birmanie.

La route des missionnaires
Cette ancienne route escarpée qui relie Lhassa, capitale du Tibet, à la haute vallée du Mékong est appelée le « chemin des missionnaires ».

Dans ce diocèse grand comme la France, le Christ a les yeux bridés

●●● ➤
avec la population. J'ai vécu deux ans en ermite. Des paroissiens venaient me rendre visite la nuit au péril de leur vie. Le 13 mai 1952, on m'a donné l'ordre de partir. Je me suis rendu à Babang, où j'ai récupéré le père André, vieux et malade, avant d'entreprendre l'ascension du col du Sila à 5 000 mètres. Mon église fut détruite quelques jours plus tard.

Aujourd'hui, près de la frontière sino-birmane, à l'intérieur de ce que les Chinois appellent « le Tibet interdit », les catholiques de Yerkalo clament plus que jamais leur foi. Surplombant la rive orientale du Mékong, le village de province abrite 7 000 habitants répartis en trois villages : Tchusuka, Chang Yen Gin et Tsen Yen Gin (« les salines du haut » et « les salines du bas »). Dans la petite église du Sacré-Cœur, le Christ a les yeux bridés et

le père Lu Rendi, son curé, les pommettes saillantes et la peau mate. Ordonné en 1996 par l'Église officielle chinoise, Lu Rendi est le seul curé d'un diocèse aussi grand que la France et plus haut que le massif alpin.

Dans les rizières, une silhouette sino-gothique

Tous les dimanches, il dit la messe pour une centaine de vieux paroissiens. Entre les statues de la Vierge et des saints ornées de *badas*, ces écharpes de soie colorée, croix de bois et chapelets s'affichent timidement. Car les blessures du passé sont encore vives. Et cela malgré l'action fédératrice d'un homme...

Visage parcheminé, barbiche blanche de vieux sage chinois, coiffe tibétaine ou casque colonial vissé sur le crâne, le père

Zacharie va porter la bonne parole aux quinze paroisses du district. Un baluchon sur l'épaule, le poignard tibétain et un chapelet de buis à la taille, ce vieillard de 97 ans doit marcher plusieurs jours pour passer les cols. En veillant à ne pas perdre sa route à travers les éboulis et la végétation dense. Car cela aboutirait fatalement à la mort.

Exilé à Taiwan durant la période communiste, le père Zacharie n'est retourné au pays que depuis treize ans avec pour mission de former la relève : ces jeunes qui, chaque dimanche, l'épaulent dans sa mission d'évangélisation dans ces hameaux perchés à 2 500 mètres d'altitude, sous les neiges éternelles du Ghin Serla. Lorsqu'il arrive dans un village, toute la population l'attend en costume de fête. Les hommes tirent sur leurs pipes de bambou. Les femmes arborent des croix d'argent sur leurs corsages. Une vieille cloche en bronze sonne l'angélus...

En descendant le Mékong, le paysage change et le climat aussi. La vallée s'écarte et le lit du fleuve fait place à des cultures, plans verdoyants que sillonnent des sentiers de terre. Le clocher monumental de l'église « sino-gothique » de Tsé Zhong, construite en 1911, se dresse parmi les rizières. Transformé en école pendant la Révolution culturelle, l'édifice a été rendu au culte, puis classé monument historique et restauré au début des années 90.

Alibert Liu Wei Zhang, fervent catholique de 64 ans, est le gardien des lieux.

Il apporte des soins particuliers au vignoble, qui s'étend derrière l'église, et dont les cépages, importés de France, donnent un vin sucré qui fait la fierté des villageois de Tsé Zhong. Dans l'ancien potager, entre les rangées de salades et d'oignons, les tombes de deux missionnaires font une tache blanche sous le grand eucalyptus. A cet endroit s'élevaient les œuvres de la mission : couvent, hospice, école et dispensaire, tenus par dix-huit religieuses tibétaines. Il n'en reste rien. Les modestes édifices furent rasés sur ordre des gardes rouges.

Rescapés de ce drame, quelques villageois évoquent, avec des larmes dans les yeux, ce temps de la haine et de la violence. Certains sont passés par les geôles de Pékin à cause de leur conviction. Une religieuse a même été forcée de se marier : elle est aujourd'hui mère, grand-mère et arrière-grand-mère.

PAR LÉOPOLD SANCHEZ,
ENQUÊTE DE CONSTANTIN DE SLIZEWICZ